

« Savoirs et savoir-faire en situation : les sciences humaines et sociales et le monde »

De manière exceptionnelle, le Campus Condorcet réunit des chercheuses et chercheurs de sciences humaines et sociales travaillant sur l'ensemble du monde, quoique selon des traditions épistémologiques diverses. Les études aréales et globales comptent ainsi parmi les domaines de recherche les plus susceptibles de renforcer des collaborations anciennes ou d'engendrer des coopérations nouvelles entre toutes les institutions basées sur le Campus.

Par études aréales, nous n'entendons pas seulement les recherches sur les mondes extra-européens, puisque nous considérons l'Europe comme une « aire culturelle » ou du moins comme un espace historiquement construit. Nous estimons également que la question des manières de travailler sur le monde, à la fois dans son intégralité et dans sa diversité, ne concerne pas seulement les collègues qui se reconnaissent derrière le vocable d'études aréales, mais aussi toutes celles et tous ceux qui préfèrent s'identifier uniquement à travers une ou plusieurs disciplines. Nos recherches sont, en effet, toujours doublement situées : situées dans les lieux où elles sont produites, les arènes savantes où elles circulent et les espaces socio-politiques où elles font sens ; mais situées aussi bien par les objets empiriques qu'elles se donnent et les enquêtes qu'elles conduisent, quand bien même elles ne relèvent pas d'une approche dite d'études aréales (de contextualisation dense).

Venant remplacer ou se combiner avec d'autres paradigmes présidant à l'englobement scientifique du monde (les histoires universelles, l'orientalisme ou l'ethnologie coloniale), les études aréales se sont développées après la Seconde guerre mondiale, selon des chronologies différentes, en Amérique du Nord, en Europe et dans le reste du monde. Au cours des trente dernières années, le champ a encore connu des transformations majeures. L'essor des études globales dans le sillage tant de la globalisation des marchés économiques et financiers que de la critique postcoloniale, l'internationalisation de la recherche qui a été facilitée par l'explosion du trafic aérien et d'internet, ainsi que l'émergence de nouveaux lieux importants de productions de savoirs en Asie, Amérique latine et Afrique constituent autant de phénomènes qui questionnent les fondements des études aréales. Mais les défis auxquels le champ est confronté demeurent mouvants. La pandémie comme les conflits et les guerres en Éthiopie, au Mali, en Syrie, en Ukraine ou encore au Yémen – liste qui n'est malheureusement pas exhaustive – ont posé avec une acuité nouvelle la question de l'accès au terrain et aux archives et de la fragilité de certains domaines aréaux de spécialisation. C'est pourquoi il paraît nécessaire et urgent de reconsidérer les enjeux et les principes définitionnels des études aréales.

Plutôt que de rester enfermés dans nos propres traditions scientifiques, nous nous proposons de réfléchir aux manières dont, en quelque endroit du monde et en fonction d'héritages épistémologiques différents selon leurs lieux de constitution et de développement, les diverses disciplines des sciences humaines et sociales étudient, séparément et ensemble, le monde dans son entier et dans sa diversité, et non pas les seuls mondes extra-européens. Outre la position des chercheuses et chercheurs par rapport à leur objet-terrain de recherche et les possibilités de circulation entre milieux universitaires, il importe de prendre également en compte l'histoire différenciée des disciplines dans leurs rapports au monde.

En explorant tant l'appréhension diverse du monde par les sciences humaines et sociales que les pratiques différenciées des sciences humaines et sociales selon les milieux universitaires à travers le monde, ce colloque veut donc participer aux débats en cours sur les paramètres et les paradigmes des études aréales comme des disciplines et œuvrer ainsi au développement d'une connaissance plurielle et multi-située du monde, tout en contribuant à la construction scientifique du Campus Condorcet par le bas.

Les échelles de l'analyse

La question des découpages spatiaux mobilisés dans les analyses engagées par les sciences humaines et sociales n'est pas neuve, même si elle a été moins travaillée que celle des découpages temporels. Elle n'est cependant pas toujours explicite ou explicitée, soit que les inscriptions dans des traditions d'études aréales proposent ces découpages, soit que les approches disciplinaires évacuent la spatialité des problématiques abordées. En outre, la question elle-même de l'inscription spatiale n'est que rarement envisagée à l'aune d'une diversité de traditions épistémologiques ou méthodologiques qui s'enracinent dans des conceptions différentes et situées des catégories de et des rapports sociaux à la spatialisation. En revanche, la réflexion est désormais large et diversifiée sur la question des échelles de l'analyse, du double point de vue de la construction des objets et des résultats observés/observables.

La discussion permettra notamment de considérer « l'Europe » et ses multiples déclinaisons historiques comme un objet à part entière des études aréales. Elle interrogera les potentialités analytiques des jeux d'échelles et l'échelle globale (et ses usages différentiels dans les sciences humaines et sociales) comme option de renouvellement, de critique ou d'enrichissement des approches aréales. Elle visera enfin à mettre en lumière la variété, selon les différentes régions du monde et les différentes langues, des conceptions et des catégories de la mise en espace, ainsi que les enjeux linguistiques de leur commensurabilité.

Découper, nommer instituer

La notion d'« aire culturelle » aux fondements des études aréales renvoie tout à la fois à des terrains-objets, des champs de savoirs et des dispositifs institutionnels de formation et de recherche. Elle a fait l'objet de nombreuses critiques parmi lesquelles le risque de culturalisme apparaît comme le plus grave. Mais l'absence de réflexion sur l'imaginaire spatial que la notion véhicule doit également être prise en considération. Aussi la séance se proposera-t-elle d'analyser les tensions générées par les besoins pratiques de découpage des savoirs sur le monde afin de délimiter, organiser et classer les cadres de formation et de recherche et l'échec de la notion d'« aire culturelle » à rendre compte des discontinuités et des différences spatiales. Elle interrogera aussi la pertinence des ensembles méta-géographiques d'ordres divers ainsi constitués, tels qu'ils apparaissent dans les dénominations et les structurations internes de laboratoires, programmes, départements, revues, rayonnages de bibliothèque, congrès internationaux, etc. Outre cette aperception formelle des institutions telles qu'elles s'énoncent, l'attention pourra porter à un niveau plus pragmatique sur des usages langagiers servant à mieux traduire les différenciations et les liaisons qui travaillent les sociétés rassemblées sous une même appellation. : guillemets, marques du pluriel, emplois de synonymes ou de mots en langues étrangères. Les langages graphiques ou visuels (logos, chartes graphiques web) pourront aussi être considérés.

Circulations et non-circulations

La question des circulations et des non-circulations culturelles, intellectuelles et épistémiques peut être abordée de différentes manières : matérielle (flux d'ouvrages et de traductions, de manuels d'enseignement, de financements ou d'institutions), humaine (déplacements de chercheur.e.s, d'étudiant.e.s, d'expert.e.s) ou encore idéale (concepts, théories, références, discours) ; et dans différentes directions : ouest-ouest, ouest-est, nord-

nord, nord-sud, sud-nord, sud-sud. En prenant en compte la diversité des disciplines des sciences humaines et sociales selon les milieux universitaires et les époques, seront examinées tout à la fois les conditions facilitant ces circulations (colonialisme, absence de contrainte sur la mobilité et ressources financières des élites européennes et nord-américaines, rôle des grandes organisations internationales, soft power de certaines puissances après la Seconde Guerre mondiale, dominations linguistiques, etc.) et les circonstances (en lien avec les mécanismes historiques de l'hégémonie intellectuelle et scientifique, ainsi que les situations politiques et géopolitiques) rendant d'autres circulations plus invisibles voire impossibles. Si une même dynamique produit des circulations, mais aussi parfois des frictions et des conflits qui les empêchent, comment saisir la manière dont évoluent les régimes de circulation où fixité et mouvement sont tous deux relatifs et interdépendants ?

Positionnalité

Les chercheur.e.s en sciences humaines et sociales qui travaillent sur des régions ou des pays différents de ceux où ils.elles font carrière sont peut-être plus enclins à réfléchir aux effets de leur positionnalité. Cette question doit être abordée selon une double perspective anthropologique et sociologique : en fonction des objets et des terrains étudiés, quel impact ont, d'une part, la subjectivité et les identités multiples des chercheur.e.s et, d'autre part, leur position au sein de champs universitaires marqués par des rapports de pouvoir, sur leurs pratiques et productions scientifiques ? Si cette interrogation concerne en fait l'ensemble des collègues, elle prend une portée différente lorsque tous les milieux universitaires à travers le monde sont confrontés les uns aux autres. Certes, l'essor de nouveaux lieux importants de production de savoirs en Asie, en Amérique latine et en Afrique, les circulations de divers ordres, le développement de projets internationaux collaboratifs et co-construits contribuent à combler les écarts entre *insiders* et *outsiders* partageant un même terrain-objet. Bien que la situation soit différente d'une discipline à l'autre et d'une région du monde à l'autre, une certaine division internationale du travail scientifique continue toutefois à peser sur les modalités de l'internationalisation de la recherche. Face à une telle situation, quels positionnements les chercheur.e.s adoptent-ils.elles ?

Legs coloniaux et impériaux

Une réflexion collective sur les sciences humaines et sociales et le monde depuis la France peut difficilement faire l'économie d'un retour sur l'impact politique et académique de long terme des colonisations, notamment européennes. On peut ainsi se demander si les transformations politiques du monde, à partir des années 1950-1960, puis les profondes mutations du paysage scientifique global depuis une vingtaine d'années, l'émergence de nouveaux acteurs internationaux, les changements de paradigmes ont pour autant fait table rase des passés impériaux et coloniaux. Autrement dit, quelles sont les modalités d'une décolonisation effective des sciences humaines et sociales ? Il s'agira moins de revenir sur une quarantaine d'années de réflexions critiques de l'eurocentrisme que de se pencher d'abord sur les pratiques de chercheur.e.s en liens avec des pays des Suds. Ainsi, l'histoire de maintes anciennes colonies s'écrit encore beaucoup à partir de sources conservées dans les anciennes métropoles et de méthodes forgées dans le monde occidental. Des projets d'anthropologies réciproques ont vu le jour, mais restent limités sinon marginaux. De nombreuses équipes de recherche Nord-Sud sont d'abord financées par des organismes et des bailleurs occidentaux à partir de normes pensées au Nord. Cependant, plutôt qu'un constat fermé et nécessairement

partiel, cette session visera à mettre en lumière des expériences et des travaux issus de différentes disciplines de sciences humaines et sociales qui tracent des voies nouvelles.

Études aréales, disciplines et interdisciplinarité

Plutôt que de se focaliser sur la distinction hiérarchique maintenue entre disciplines et études aréales, cette séance explorera l'histoire de l'imbrication différenciée de ces deux domaines de recherche dans le temps et dans l'espace. Non seulement les diverses sciences humaines et sociales ont une histoire plurielle, d'un milieu universitaire à l'autre, mais, chacune d'entre elles, en fonction de son lieu de développement, n'engage pas la même pensée du monde et ne partage pas, à l'heure actuelle, les mêmes rapports aux études aréales ou aux études globales. Inversement, les différents paradigmes d'englobement scientifique du monde qui ont pu se succéder ou se combiner dans le temps (les histoires universelles, l'orientalisme, l'ethnologie coloniale, les études aréales, etc.) ne mobilisent pas toute la gamme des champs de savoirs et de savoir-faire qui ont été institués en disciplines au sein des humanités et des sciences sociales. Quand les études aréales ont commencé à s'imposer, après la Seconde Guerre mondiale, en Amérique du Nord, en Europe et dans le reste du monde, elles ont partout promu l'interdisciplinarité, mais avec des combinaisons différentes de disciplines selon les milieux universitaires. Reste que les études aréales, grâce à leur parti pris inter-, pluri- ou trans-disciplinaire, peuvent jouer un rôle fondamental dans la réflexion à poursuivre sur les partages et les alliances disciplinaires.

Usages et mésusages de la culture matérielle

Successivement dits de haute curiosité, exotiques ou parfois premiers, les artefacts ont constitué des moyens d'appréhension du monde pour nombre de disciplines de l'érudition, de l'archéologie à l'anthropologie. La culture matérielle a ainsi servi, en périodisant et en territorialisant des traits techniques et stylistiques, à dater et à définir des traditions dites culturelles. Les décontextualisations qui ont accompagné son étude ont alimenté au fil du temps malaises et réclamations. Au gré de ses transhumances, la culture matérielle du lointain et de l'ailleurs, qu'ils soient géographiques ou temporels, a acquis de nouvelles significations, et ces transgressions sont devenues à leur tour objet de la recherche. Cette séance se proposera donc, d'une part, d'interroger la tension entre définition et discussion des cultures produites par l'étude de ces objets et, d'autre part, leurs usages contemporains, que ce soit à travers les phénomènes néo-identitaires, les mouvements de *revivals*, les polémiques concernant les appropriations culturelles ou encore les revendications politiques autochtones, qui brouillent encore davantage la territorialité et la temporalité de ces aires et cultures à la fois prégnantes et contestées.

Langues et textes

Depuis trente ans, deux puissantes transformations du monde et des savoirs du monde – la révolution numérique et l'intensification des connexions globales – sont venues reconfigurer la question des langues et des textes, placée au cœur de la définition et des méthodes des études aréales. On en explorera les effets dans quatre domaines : les corpus ; les discours ; la formation ; et la dynamique des échanges. En quoi le texto-centrisme de l'orientalisme est-il bousculé par la mise en avant d'autres corpus notamment visuels et oraux et par la digitalisation des archives et l'essor des humanités numériques ? L'indigénisation des humanités et des

sciences sociales de même que l'irruption de notions « locales » dans le champ de la théorie générale sont-elles parvenues à desserrer la tenaille ancienne affectant l'écriture des savoirs, entre une hyper-contextualisation érudite mais localisée et des efforts de formalisations extra-linguistiques prétendant à la supra-généralité ? Quels effets l'accélération de la circulation – et de la péremption – des connaissances impose-t-elle aux dispositifs de formation des étudiants à d'autres langues et d'autres textualités relevant d'un tempo plus lent ? Dans quelle mesure enfin la pratique des textes et des langues est-elle affectée par la reconfiguration des réseaux scientifiques dans un monde académique à la fois plus polycentrique et plus clivé que ne le laisse supposer une globalisation des savoirs portée par des langues internationales ?